

Stéphane ROUGEOT

# D'Échéance

Le Sabir Numérique

## Du même auteur

Romans  
Les Ailes Ardentes  
Blanche Allogène, *4 tomes*  
Chamaneries  
Un Chant sur la Magie Infuse  
La Convergence des Alizés  
D'Échéance  
De Joie et de Sérénité

Le Dos Fin apprend à nager  
Omine  
Le Parfum du Sommeil  
Le Revers de l'Âme  
Scam Masters  
Urgences Ascenseurs, *2 tomes*  
Le Vol du Siècle

### Recueils

À la Vôtre  
Anatomie d'une Enfance  
Ravagée  
Le Dos Fin  
Mémoires d'Austracie  
Les Mites et les Jambes  
Nouvelles Actuelles  
Nouvelles d'Ailleurs

Nouvelles Dérangeantes  
Nouvelles Étranges  
Nouvelles Inspirations  
Tel est Féérique  
Urgences Ascenseurs,  
J'Écoute ?  
Visions

### Théâtre

Brave Magot  
Ce Soir c'est la Fin du Monde  
Déjà Vu  
De Toit à Moi  
En Grève  
Éperdue et perdue  
FarNIET !  
N'attendons Pas que le Ciel  
Nous Tombe Sur la  
Tête

Ne pas Appuyer sur le Bouton  
La Nuit des Cambrioleurs  
Panique sur la Liste  
Saynètes à la dérive  
Saynètes et Sans Bavures  
Les SOUSperhéros se rebiffent  
Le Tort Ment *2 tomes*  
Un Truc en Plus

### Séries

GoldenBra 4 épisodes  
ÉtrAnge Gardien 3 épisodes  
Jeu de Loi 3 épisodes

Des Justes *1 épisode*  
Les SOUSperhéros *1 épisode*

# Prologue

*Dans un futur proche*

Le Vingt Heures disparaît, laissant l'écran d'un noir aussi profond que la violence des images qui viennent de défiler.

Les silhouettes des chasseurs, bombardiers et autres canons hantent la grande salle, alors que les tirs, explosions et cris résonnent encore contre les murs encombrés d'étagères au contenu varié, poussiéreux et en désordre. Le silence peine, mais parvient à s'installer progressivement.

Un long soupir monte du canapé luxueusement moderne et confortable, qui n'efface pas l'écho nasillard des journalistes, mais se substitue à lui pour la délectation des tympan.

Le téléspectateur solitaire vient de permettre à quelques pensées de s'évader par l'intermédiaire de sa voix :

— Jusqu'où la situation va-t-elle dégénérer ?

Depuis toutes ces années, il a repris le flambeau et donne son possible, sans compter les efforts. Il consacre absolument tout son temps, et toute son énergie, dans ce combat qui ne tolère aucun relâchement, aucune faiblesse.

Ses armes sont sans commune mesure avec celles de l'ennemi, du moins le croit-il. Pourtant, rien n'entrave sa volonté, et sa détermination ne cesse de croître.

Poussant la table basse, qui sort du tapis et racle bruyamment le sol, il remonte sa longue robe blanche, se met à genou, joint ses mains devant sa poitrine et ferme les yeux. Comme chaque fois qu'il sent venir des difficultés. Comme lorsqu'il a besoin de revigorer sa flamme intérieure. Ou simplement quand il ressent l'envie de renforcer sa puissance avec celle de son Dieu.

Ses murmures, uniques empreintes sonores d'une quelconque présence en ces lieux, serpentent telles des volutes en pleine ascension, et traversent le plafond sans ralentir.

— J’espère atteindre la hauteur des desseins que Vous me destinez, Seigneur.

Loin de compter parmi les illuminés, il obtient régulièrement des réponses à ses suppliques, ses interrogations ou ses remarques. Une connexion quasi permanente le relie à son correspondant divin. Son esprit est rassuré par des mots apaisants que lui seul perçoit. Personne ne peut intercepter ce genre de conversation. Même s’il ignore comment ces choses peuvent avoir lieu, il accorde une pleine confiance en son Créateur et utilise aveuglément les moyens mis à sa disposition.

— Merci.

Autour de lui, la pièce se trouble. Il peut le sentir à travers ses paupières fermées. Tout devient lumineux et sombre à la fois. Son cerveau éprouve des difficultés à se focaliser sur son environnement. Avec le temps, il s’est habitué à ces désagréments. Les fenêtres aux volets clos vibrent sous l’effet d’un tremblement qui secoue toute l’habitation.

— Vous voyez, Seigneur, il n’arrête pas de s’en prendre à moi. Heureusement que Vous m’avez placé sous Votre protection.

Il serait suicidaire de lui confier quelque mission que ce soit sans lui octroyer un minimum de prophylaxie. Ce serait aussi stupide que ne remettre aucun téléphone à un service de télémarketing, même si cela contribue indéniablement à la tranquillité des foyers.

— Cette lutte ne finira-t-elle jamais ? Sans aller à dire que je ne fais pas le poids, je n'ai pas vraiment l'impression de faire reculer celui que Vous savez.

Bien sûr, un combat entre deux adversaires de forces égales risque fort de traîner en longueur, et d'infimes perturbations peuvent infléchir son issue d'un côté ou de l'autre. Mais n'est-il pas gratifiant que réussir à vaincre malgré l'absence d'une supériorité écrasante ?

— Cela signifie que nous devons continuer jusqu'à ce qu'un détail vienne tout basculer ? Vous me demandez une telle foi ?

La foi ne dispose d'aucune échelle de valeurs. Ce concept est infini. Il devrait le savoir, pourtant.

— Bien sûr. Veuillez me pardonner. Vous ne serez pas déçu.

Comme les Saintes Écritures en font mention, un jour viendra. En attendant, il doit se contenter de l'épreuve qui lui incombe. Sans rechigner. En y mettant toute sa vigueur. La même qui a assis sa réputation, et l'a conduit à la place qu'il occupe aujourd'hui.

Le retour du calme autour de lui ne perturbe pas sa concentration.

— Heureusement qu'il y a des hauts et des bas. Cela me permet de récupérer, de souffler, et de préparer des contre-attaques.

Comment peut-il s'imaginer ne pas pouvoir être digne alors qu'il a été choisi ?

— Veuillez ne pas assimiler à des doutes toutes les réflexions affligeantes que je peux débiter.

Il y a bien longtemps, il fut un humain. Quelques traces en subsistent, dont personne ne peut lui tenir rigueur. Ce qui peut paraître une faiblesse en apparence constitue en réalité toute sa force.

— Vous croyez donc toujours en l'Homme ?

Quelle question ! Plus que jamais, bien sûr. Cette espèce recèle bien des secrets dont elle n'a pas conscience. Heureusement d'ailleurs, sinon son ego en souffrirait, laissant par la même occasion le champ à bien d'autres... Mais là n'est pas l'ordre du jour.

— Je suis fier d'être ce que je suis, et de Vous servir.

Il est loin d'imaginer que son rôle n'est pas terminé ni qu'il sera déterminant. Pensant être seulement l'instigateur, le contrôleur, l'ouvrier qui graisse une machinerie qui ne pourra jamais s'arrêter, il ignore encore avoir entre ses mains les commandes, et appartenir en même temps aux rouages.

Sur quelques formulations usuelles, il retourne rapidement à sa réalité.

# Chapitre 1

*Quelques années plus tard*

La trentaine bien sonnée, Jean a tendance à devenir un célibataire de classe diamant. Ses conquêtes se succèdent très régulièrement, succombant à son charme indéniable. Puis il s'enfuit en hurlant, terrorisé par la monotonie de la routine qui ne manque pas de survenir dès le deuxième jour.

Relativisant avec son esprit vagabond, il ne se considère pas comme prêt. Le jour où il rencontrera celle qui lui est destinée, il est persuadé que tout lui apparaîtra différent, qu'aucun effort ne sera nécessaire.



Car voilà bien son principal défaut : il déteste la difficulté. Si les choses ne se passent pas en douceur, tout naturellement, c'est qu'elles ne doivent pas avoir lieu. Généralisant ce dogme, il ne cherche aucun emploi, avec un avantage non négligeable : il ne se plaint pas. Prendre ce qui vient, sans ressentir de manque pour ce qui n'arrive pas, voilà son credo. Il attend, sans pour autant s'ennuyer.

Confiant, il sait que son heure approche.

Une sonnerie retentit. Ce n'est pas encore son heure, il s'agit seulement de son voisin un peu dérangé qui agite fièrement une lettre qu'il a subtilisée dans la boîte éventrée de Jean.

À l'intérieur, une cousine, la vingtaine s'essouffant, y a placé l'invitation pour un anniversaire qui se veut aussi une grosse promotion pour son premier rôle dans un long métrage. À en juger par l'ampleur de la fête, son cachet ne suffira pas à couvrir tous les frais, mais les apparences comptent plus que tout.

Le voisin, qui croyait dur comme sa tête qu'il s'agissait d'un rendez-vous galant, s'éloigne, dépité.

Jean affectionne de ce genre de soirée surtout pour les rencontres qu'elles occasionnent.

Il appartient à cette catégorie de personnes qui s'ennuient dès qu'elles sont seules. Préférant se qualifier d'hyperactif social, il ne s'offusque pas si quelqu'un le traite de dragueur. En effet, la gent féminine

constitue le principal centre de ses intérêts, ce dont il ne se cache pas, préférant que les choses soient claires dès le départ, car il gagne ainsi un temps précieux.

Comme à son habitude, Jean arrive parmi les premiers. Il n'a pas mis longtemps pour rejoindre la banlieue ouest de la région parisienne. Tout en sachant sa chevelure noire de la pluie fine, mais persistante qui enveloppe la ville depuis plusieurs jours, il se positionne stratégiquement vers l'entrée, dans l'unique but de filtrer ses proies potentielles. Les critères qu'il considère comme prioritaires sont principalement d'ordre physique, cependant il ne néglige pas d'observer qui s'accroche à leurs bras, avec, le cas échéant, une information sur le niveau des sentiments qui peuvent les lier.

Dans une chasse, les plus infimes indices peuvent se révéler d'une importance cruciale. Choisir une cible trop facile ou inaccessible ne serait qu'une perte de temps. Non pas que Jean se sente pressé. Son expérience montre seulement que, passé une certaine heure, les chances de décrocher la timbale s'amenuisent considérablement.

Il bondit, avec toute la grâce d'un félin affamé, sur une magnifique rousse, et lui sort comme des griffes son équipement du parfait compagnon de soirée, voire plus si affinités. Pour commencer, la flatterie, en lui demandant si elle ne serait pas une nièce de la maîtresse de maison, alors qu'elle tient visiblement plus d'une cousine, elle aussi. Il se permet de jeter de furtifs coups d'œil à la marchandise, subtilement dis-

crets pour ne pas paraître goujat, mais suffisamment appuyés pour qu'elle les relève. Ensuite vient le moment de sa phrase fétiche « Sans votre présence, je serais déjà parti ! », qu'il considère comme un véritable test.

S'étant rapproché du buffet pour satisfaire les besoins alimentaires de sa charmante interlocutrice, il se retrouve à côté d'une brune qu'il ne peut s'empêcher de remarquer avec sa chevelure nuageuse lorsqu'ils se penchent tous deux au même instant vers le plat de salade au thon. Elle s'excuse avec diplomatie, mais engage immédiatement la conversation. Délaisant la précédente comme s'il s'agissait d'une vulgaire serveuse, Jean ne peut éviter de constater que la robe de sa nouvelle future ex-conjointe est si légère qu'un souffle de pensée suffit à la faire voler. Il doit rassembler beaucoup de volonté pour parvenir à détacher ses yeux des formes féminines qui s'étalent sans aucune pudeur dans son esprit. Un manque de sang-froid loin de ses habitudes et qu'il se reprochera sûrement longtemps.

Il apprend ainsi qu'aucun lien de parenté ne les unit, ce qui l'arrange. En effet, il est dégoûté rien qu'à l'idée d'un baiser entre cousins. Il s'agit de la styliste actuelle de la maîtresse des lieux. Bien entendu, Jean ne prend aucune pincette pour gifler le visage soyeux à l'aide de la surfaite, et néanmoins toujours efficace phrase « Ainsi vous êtes passée de modèle à styliste ? » Pour une fois, il manque son but, car elle lui répond sèchement qu'elle n'a pas quitté le mannequinat.

Ne cherchant ni à s'excuser ni à rattraper le coup, il se retourne d'un geste, et tend un verre à la rousse, en racontant vaguement qu'il a retrouvé une vieille connaissance. Elle refuse poliment, arguant qu'elle ne boit jamais d'alcool. Il récupère un jus de fruits sur la table qui se trouve à proximité. Cette fois, elle ne dispose plus d'aucun prétexte et l'accepte avec un petit sourire.

Il est toujours à la travailler au corps lorsqu'il aperçoit, à travers la baie vitrée mouchetée de gouttes de pluie, un homme se pencher déraisonnablement sur la balustrade de la terrasse. Il porte un imperméable sombre ainsi qu'un chapeau. Les 62 étages d'altitude de l'appartement remontent instantanément dans la mémoire de Jean quand soudain il reconnaît le visage de l'individu.

— Mais qu'est-ce qu'il fout encore, ce con ?!

Posant sa main sur le bras de la rousse, ce qui crée par là un premier contact physique entre eux qui ne la laisse pas indifférente, il s'excuse :

— Je suis désolé, j'ai l'impression que mon frère tente une nouvelle fois de se suicider !

Sans attendre la moindre réaction, il galope vers la porte-fenêtre.

## Chapitre 2

Mona vient de trouver son train au milieu du panneau électronique qui surplombe le hall de la gare. Elle pointe sa main qui tient les billets en direction de sa découverte.

Son visage se détend l'espace d'un instant, mais se contracte à nouveau quand elle regarde l'heure : 23 h 10. Il ne lui reste que quelques minutes pour embarquer.

Elle se retourne vers l'homme qui la suit afin de lui dire, assez fort pour dépasser le brouhaha :

— Pierre, c'est quai B. Quai B !

L'interpellé tire une énorme valise. Comme elle dispose de roulettes aux quatre coins, il n'éprouve pas

de difficulté, autre que slalomer parmi la foule sans renouveler son *spare* de tout à l'heure. Il tourne la tête de tous les côtés.

— Le K est ici, je pense qu'il faut aller vers la gauche.

Le quai B ne nécessite plus de jouer des coudes pour avancer. La proximité du départ, ainsi que l'absence de toit l'ont rendu désert. Mona déploie son parapluie en s'immobilisant devant l'affichage de la composition du convoi.

— Voiture 7, repère U ! Évidemment, c'est en plein milieu. Dépêchons-nous !

Sa crinière blonde rythme une course compliquée par des talons hauts. Son agilité, conférée par quelques années d'expérience, lui permet cependant de rester en tête du cortège. Ils pourraient tout aussi bien prendre la première ouverture, et poursuivre tranquillement leur remontée dans l'allée centrale. Mais ils mettraient plus de temps. Ils choisissent d'accélérer le pas sur le quai qui est maintenant bien dégagé, en priant pour que les portes ne se ferment pas avant qu'ils n'aient atteint leur voiture.

Voulant éviter de poser le pied sur un papier trônant fièrement au milieu d'une mare, Mona allonge sa foulée. Hélas, son talon, formant un angle trop aigu avec le sol, glisse et se détache de la chaussure. Immanquablement, la femme perd l'équilibre, et tombe de tout son long. La réception est lourde, sans

aucune grâce, et arrache malgré lui un sourire à son compagnon. Le parapluie rebondit deux fois avant de s'immobiliser quelques mètres plus loin, à l'envers.

— Chérie ? Ça va ?

Si une bonne quinzaine d'années les sépare, Mona et Pierre sont mariés depuis le printemps dernier. Leur relation, ni consécutive à un coup de foudre ni fusionnelle, n'en est pas moins solide. Il la protège et lui apporte tout ce qu'elle désire. En échange, elle lui sert de faire-valoir par sa beauté et sa jeunesse.

Il laisse la valise sur le côté, et se penche vers Mona. Lui prenant le bras, il l'aide à se relever. Ils constatent tous deux au même instant que le manteau, resté dégrafé, n'a pas empêché le tailleur de s'imbiber de la flaque sur laquelle il s'est couché.

— Tu as mal quelque part ?

Elle ne peut contenir un juron, qui détonne dans sa bouche fine et maquillée.

— Fait chier, merde ! Tu ne pouvais pas me retenir ?

— Mais, chérie... T'étais trop loin, à courir devant !

Prenant conscience des dégâts, Mona soupire, mais pense néanmoins à vérifier que les portes du train sont toujours ouvertes. Elle remarque alors qu'ils se trouvent devant la voiture 6. Tant pis, il vaut

mieux monter maintenant que risquer une autre mésaventure, même si elle ne pourrait être plus désastreuse.

Pierre sort un mouchoir de sa poche, et le tend à son épouse pour qu'elle s'essuie le visage. Elle le repousse, exaspérée.

— Tu crois vraiment que c'est le moment ?

Boitant à cause de la dissymétrie de ses chaussures, elle récupère le parapluie, le ferme, et déplace elle-même la valise vers l'ouverture, devant un Pierre désabusé et immobile. Il se ressaisit et l'aide en se penchant pour attraper une roulette, et ainsi franchir la marche qui donne accès à la plate-forme.

À peine se trouvent-ils à bord qu'une sonnerie retentit, juste avant que le battant ne glisse sur ses rails.

— Ah, ben... Il était temps ! C'est pas grâce à toi !

— Excuse-moi, chérie. Tu veux quelque chose pour te changer ?

— À moins que tu préfères passer tout le voyage à côté d'une souillon !

Il pose le bagage à plat, l'ouvre et commence à fouiller parmi les vêtements. Mona, voyant une petite pochette plate, la prend d'un geste agacé. Elle contient divers documents qu'elle pourra consulter



pour s'occuper. Elle aura besoin de se changer les idées, après être parvenue à se calmer, bien entendu.

Pierre tend à sa femme une jupe bleue, ainsi qu'un chemisier blanc, tous deux pliés à la perfection.

— Ça ira ?

Elle les prend en soupirant.

— Faudra bien. Sors-moi aussi un gilet, j'ai pas envie d'attraper froid.

Pour la première fois, elle se trouve à bord d'un monorail suspendu, réservé aux lignes interurbaines. Pourtant elle repère très vite les toilettes, et s'y enferme en claquant la porte.

## Chapitre 3

Jean ouvre la porte-fenêtre. Se moquant de la pluie, il se jette en avant avec un hurlement :

— Léo ! Ne fais pas ça !

Léo se redresse, et tourne vers l'arrivant un visage surpris.

— Jean ? Qu'est-ce que tu fais là ? Et qu'est-ce que je dois pas faire ?

Jean ferme la porte-fenêtre, ce qui les coupe du capharnaüm de la fête à l'intérieur. Afin de ne pas effrayer son frère qu'il croit sur le point de commettre l'irréparable, il adoucit sa voix :

— Ça sert à rien de te suicider. On va t'aider. Comme l'autre fois. Tu t'en sortiras, d'accord ?

*Tiens, regarde, revoilà le lapin ! T'as pas une carotte ou un brin de paille à lui faire grignoter ?*

En effet, Léo a déjà fait une tentative. Il y a trois ans, environ. Loin d'être dépressif, son geste était surtout la conséquence d'une lassitude et d'une profonde désorientation consécutives aux voix qu'il entend. Car, oui, Léo entend des voix. Comme celle qui vient de comparer son frère à un mammifère aux grandes oreilles.

Son escalade du parapet, à l'époque, n'avait pas du tout pour but de mettre fin à ces hallucinations, ou à sa vie. C'était seulement parce que, dans sa tête, une voix le lui avait demandé.

Au début, il a eu beaucoup de mal à résister. Principalement parce qu'il pensait que sa conscience s'adressait à lui de cette manière. Quand il se rendit compte de sa méprise, il crut devenir fou. Une longue thérapie n'aurait pas vraiment arrangé la situation, sauf qu'il aurait alors eu la certitude d'être aliéné. Il apprit petit à petit à vivre avec. Il fut néanmoins soigné pour la dépression qu'il prétexta.

S'il est difficile de les ignorer, tant elles résonnent dans sa boîte crânienne, il tente malgré tout de prendre ce qu'elles disent à la légère, comme un narrateur au ton humoristique dans un mauvais film. Cependant, quelques fois, il se surprend à leur obéir. Jusque-là, il lui a été impossible de les contrôler.

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Je n'ai pas du tout l'intention de sauter !

Non, cette fois, il agit de sa propre volonté. Aucune influence, ni extérieure ni intérieure. Et aucune envie de mettre un terme à son existence, même si elle n'est pas des plus réjouissantes.

Réalisant sa méprise, Jean ne sait quoi répondre et balbutie des syllabes sans queue ni tête :

— Euh... Je... Tu...

La dernière fois qu'ils se sont croisés, ils étaient à l'hôpital, après que Léo eut été repêché, inanimé, quelques centaines de mètres en aval du pont. Le cadet était en colère, légèrement plus pour la sauterie qu'il avait loupée que pour la peur ressentie du fait du saut de son frangin.

Ils se voyaient déjà peu, mais cet incident fut le déclenchement d'une rupture plus volontaire, d'un commun accord tacite.

— Ça serait une sacrée coïncidence qu'à chacune de nos rencontres, tu me sauves la vie, tu ne crois pas ?

— Non, ce n'est pas ce que je veux dire. Mais j'ai vraiment cru que...

La jolie rousse, inquiète de la situation, pointe le bout de son minois et intercepte la dernière réplique :

— T'as cru quoi ? Tout va bien ?

Elle reste néanmoins à l'abri juste devant la porte-fenêtre. Les deux hommes, trempés par la pluie qui s'intensifie, remarquent également un grand nombre de visages collés de l'autre côté de la baie vitrée. La musique est étouffée, cependant personne n'a plus envie de danser.

Détestant se donner en spectacle, Léo réagit le premier :

— Il s'est trompé. Ce n'est rien. Retournez vous amuser.

Son regard, surplombé par le bord d'un chapeau, balaie timidement l'assemblée avant de revenir à la contemplation de la ville illuminée s'étirant sans pudeur à perte de vue.

— Excuse-moi, Léo, je ne voulais pas te mettre mal à l'aise.

La brune se glisse entre sa concurrente et le montant en aluminium. Elle ouvre un parapluie et tend son avant-bras, sur lequel repose le manteau de Jean. Ce dernier ne se fait pas prier. Le couple s'approche ensuite du supposé dépressif, et s'appuie sur la balustrade un peu plus loin, de l'autre côté d'une grande plante verte.

— Je sais. Comme moi, t'es un grand gaffeur, Jean.

— T'es arrivé il y a longtemps ? Je t'ai pas vu passer.

Prolongeant sa pensée, Léo souffle :

— Gaffeur et distrait.

*Il ne remarque que ce qui a des nibards, de toute façon. Y a qu'à mater la belle paire qui se frotte contre lui en ce moment... Fonce, Jeannot, c'est du bon ! Une bonne lapine comme tu les aimes !*

Léo ne peut réprimer un coup d'œil, qu'il regrette aussitôt, vers la plantureuse teneuse de parapluie. Elle est belle. Trop belle pour lui-même, à n'en pas douter. De longues et douces oreilles velues reposant délicatement sur une robe soyeuse et sombre. Un petit nez rose qui semble frissonner – sûrement l'humidité. Un bassin confortable qui ferait, à n'en pas douter, un cocon douillet.

Non, Léo préfère chasser cette image de son esprit que chasser le gibier pour se le farcir.

## Chapitre 4

La porte des toilettes s'ouvre sur une Mona transformée. Physiquement, tout d'abord, car elle a passé sans aucun regret des vêtements propres et secs qui, outre le confort qu'ils apportent, lui redonnent un semblant de dignité. Dans sa tête également, pour avoir pris le temps de se poser, et de se calmer. Tout le rouleau de papier hygiénique du distributeur a été nécessaire afin de se sécher convenablement une fois dévêtue. Elle s'est entièrement démaquillée, étant devenue irrécupérable avec la pluie, et a recommencé de zéro. Elle se doit absolument d'être irréprochable dans sa présentation.

Elle traverse toute la voiture 6, avec la désagréable sensation que personne ne la voit. Aurait-elle fait tous ces efforts pour rien ?

Une fois sur la plate-forme suivante, elle s'immobilise. Sa valise dépasse du casier déjà bien plein. D'une poche extérieure, Mona extirpe un sac en plastique, dans lequel elle fourre sans aucune délicatesse ses frusques humides. Il manquerait plus que tous ses autres vêtements soient galvaudés ! En effet, elle place le sac dans l'espace principal de sa valise, avant de la refermer, en forçant un peu. Quand elle se retourne, le visage légèrement rouge de l'effort, elle est persuadée que tout le monde l'observe. Mais non, elle est toujours invisible. Sauf pour son mari, qui lui fait un signe de la main pour indiquer sa position, quatre rangées plus loin.

En s'avançant nonchalamment dans la haie d'honneur que l'ingénieur responsable de l'agence-ment a bien voulu lui faire dès la conception du train, Mona constate par une fenêtre que le quai n'a toujours pas bougé.

Elle pensait que ce genre de véhicule était tellement moderne et silencieux qu'il était normal qu'elle ne remarque pas le départ.

Sa déception est grande.

Le fauteuil qui lui est réservé est un peu dur, mais se révèle vite confortable. Sauf erreur, elle est dans le sens de la marche, ce qui l'arrange, même si elle ne sait pas pourquoi.

Une fois la tablette abaissée, la pochette vient naturellement prendre place dessus. Pourtant, elle ne



l'ouvre pas pour l'instant. Le spectacle du quai immobile l'agace. Elle préfère se rabattre sur l'observation des autres voyageurs.

Du côté gauche, vers la fenêtre, une femme, la cinquantaine à peine, est déjà plongée dans la lecture d'un volumineux roman. L'énergie qu'elle met à dévorer avidement chaque mot ne laisse que peu de place au doute sur leur teneur en luxure ou en sentiments – à moins que ce ne soit les deux à la fois. Mona en éprouve de la honte à sa place. Pourtant, elle baisse les yeux sur sa pochette sans la toucher. Sortir les documents ne ferait que prouver son ennui. Or, Mona n'est pas femme à s'ennuyer.

Les seules personnes qu'elle peut voir aisément sont celles qui se trouvent dans les carrés, cinq rangées devant. Côté gauche, deux hommes, absorbés dans une conversation des plus drôles avec les deux femmes qui leur font face. Mona pense tout d'abord qu'il s'agit de deux couples, mais après quelques instants, où les regards sont appuyés et les sourires grossiers, elle conclut que ce sont probablement des collègues de travail. À droite, par contre, un homme, seul, la regarde. Qui LA regarde, ELLE !

Elle décide de le fixer intensément. De quel droit se permet-il un affront pareil ? Il ne sait pas à qui il a affaire ! Mais bientôt, il va comprendre, et, alors, regrettera son attitude.

Pendant plusieurs minutes, ils restent sans bouger. Aucun ne semble donner le moindre signe de faiblesse.

Le téléphone de Pierre vibre dans l'une de ses poches. Il s'agit de manière exagérée jusqu'à l'extirper et décrocher.

— Allô ? Allô ? Allô !

Il observe alors l'écran avec un soupir qui en dit plus long sur son incompréhension de la technologie que sur son exaspération.

— Qu'est-ce qui se passe encore avec ce truc ?!

Appuyant sur différentes touches, il s'adresse à sa femme sans la regarder :

— C'est ma sœur. Je ne sais pas si elle a raccroché, si c'est moi sans faire exprès, si on passe dans un tunnel, ou bien si c'est le réseau... Je n'aurais jamais dû faire confiance à ce vendeur, il m'a refilé un abonnement périmé ! Tu peux me passer le tien, que je la rappelle ?

En l'absence de réponse, il tourne la tête :

— Chérie ? Qu'est-ce que tu regardes ? Le type, là-bas ?

Tout à coup, Mona a un frisson. Pas un de ceux qui viennent d'un petit courant d'air frais, ou lorsqu'un être cher vous effleure la peau, non, plutôt le genre qui vous glace quand vous découvrez une horreur. Car elle ne peut qualifier autrement ce qu'elle vient de voir dans les yeux de l'inconnu. Elle s'est sentie mise à nu, dépouillée de tout vêtement.

Comme s'il était parvenu à atteindre son intimité la plus profonde d'un simple coup d'œil.

Elle se ressaisit. Intensifiant son regard, elle veut lui montrer qu'elle est la plus forte, qu'elle ne se laissera pas impressionner.

— Chérie ? Laisse tomber ton petit jeu, c'est un sénateur. Je l'ai vu à la télé hier, il fait partie d'une commission de protection des femmes violées. Il a sûrement des gardes du corps disséminés un peu partout dans le train.

Fixant toujours le sénateur, Mona ouvre enfin la bouche :

— Pierre ?

— Oui, ma chérie ?

— Ta gueule.

Le train se décide subitement à quitter la gare.

## Chapitre 5

L'enfance commune de Léo et Jean aurait pu les rendre semblables. Elle n'en a rien fait. L'un est bosseur, l'autre se laisse aller. Le premier est fidèle, le second frivole. Pourtant, aussi opposés qu'ils peuvent paraître, ils n'ont jamais été aussi proches qu'aujourd'hui. Pas seulement sur le même balcon, ils sont tous deux paumés, abandonnés, à la recherche d'une voie.

Léo a récemment dégoté un boulot. Ce n'est pas exactement ce qu'il affectionne, mais ça lui permet de voyager un peu. S'il n'a pas encore bien saisi lui-même les tenants et les aboutissants des tâches qu'il doit accomplir, son employeur semble lui faire confiance, alors il n'en demande pas plus.

— Tu... Tu ne comptais pas vraiment te jeter dans le vide, alors ?

*Ah, c'est qu'il commence à comprendre, le frangin-lapin ! Vite, faut stimuler son neurone : donne-lui une brindille à grignoter !*

Léo arrache une longue herbe de la plante à sa gauche. Réalisant ce qu'il s'apprête à faire, il se l'enroule distraitemment autour du doigt. En plus de lui donner une certaine consistance, ce rattrapage lui évite une belle bourde. Sa voix est malgré tout posée :

— Il serait temps que tu prennes conscience que les gens changent, qu'ils évoluent. Ils se renforcent, se blindent. Ils arrivent à faire abstraction de certaines choses qui sont dans leurs têtes.

Sans trop savoir s'il réussit à convaincre son frère ou pas, Léo essaie avant tout d'adresser un message à ses voix. Il sait qu'elles entendent tout ce qu'il pense, mais quand il veut s'adresser à elles, il le fait généralement à voix haute. Une manière pour lui de se convaincre qu'il est sain d'esprit.

— C'était bizarre. Te voir enjamber la barrière, ça m'a... J'ai... J'ai vraiment eu peur.

— Je n'ai rien enjambé du tout. J'observais la ville. Oui, je me suis un peu penché, d'accord, mais quand même pas au point de faire croire que je voulais me déginguer. Si ?

— On ne s'est pas revus depuis... ce jour-là. Au début, je ne t'ai pas reconnu. Ta jambe remontait derrière toi. Et j'ai cru...

Jean cherche ses mots. Ses yeux se promènent sur la ville, en contrebas.

La brune tient fermement le parapluie, en veillant à ce que ni lui ni elle ne prennent trop d'eau sur leurs vêtements.

Un grondement fait légèrement vibrer l'immeuble. Tout le monde est habitué à ces secousses dorénavant aussi fréquentes que bénignes dans cette région du globe. Aussi, plus personne n'y fait attention. Les constructions les plus récentes sont prévues pour résister à tous les événements tectoniques connus.

La pompe qui draine l'eau stagnante du balcon se met en route à intervalles réguliers, afin de récupérer et envoyer le liquide dans le réservoir alimentant l'appartement. Lorsqu'elle s'arrête, un léger bruit persiste. Comme un sifflement. Les deux hommes se penchent d'un même mouvement, pensant à une sirène quelconque, ou une alarme trop sensible qui se serait déclenchée.

— Jean, il serait temps que tu commences à faire la différence entre la réalité, et ce que tu crois être la réalité. Il ne suffit pas de faire confiance à ses yeux, ou même aux autres sens. Il faut aller plus loin, utiliser ce qui fait de nous la race la plus évoluée sur la Terre.

Jean soupire :

— Ça y est, ça recommence.

Léo porte sur Jean un regard sombre :

— Qu'est-ce qui recommence ?

— Les discours du grand frère moralisateur.  
On n'a plus cinq ans, bon sang !

— Alors, arrête de faire comme si je les avais encore.

La conversation tourne en rond. Chacun est persuadé du bien-fondé de son argumentaire, mais cède à l'autre par son silence.

Un silence toujours troublé par la sirène, dont le ton invariant et continu commence à agacer les tympans.

*Cinq ans ? C'est la moitié de son espérance de sa vie de lapin, il est dans la fleur de l'âge ! Pas étonnant qu'il ne songe qu'à semer à tout vent. Tu ferais mieux d'abrégé la conversation, il s'est trouvé une belle croupe à chevaucher, faudrait pas qu'elle s'impatiente et aille voir ailleurs.*

Chacun, voyant que la situation n'est plus inquiétante, cherche à changer de sujet. C'est Léo qui est le plus rapide :

— C'est vrai que la vue est impressionnante, de si haut. Elle a un bel appart, la cousine !

— Mais c'est quoi ce bruit ? Et ça vient d'où ?

— J'ai pensé à une sirène, au début, mais ce n'est pas ça. On dirait un grincement, non ?

Les deux hommes se penchent à nouveau ensemble par-dessus la balustrade, imités par la rousse qui tente de maintenir son prédateur à l'abri, tout en restant protégée elle-même, ce qui devient délicat. Elle finit par abandonner toute idée de rester sèche, préférant garder ses chances avec Jean plutôt qu'en conservant sa robe intègre.



## Chapitre 6

Tous les passagers du train sont inquiets à cause du grincement qui semble s'amplifier.

Ceux qui ne prennent pas souvent les transports en commun, ou dont c'est la première fois dans le monorail suspendu, sont soucieux, et cherchent du réconfort dans leurs compagnons d'un jour. Les autres, pas sûrs non plus d'avoir affaire à un événement dangereux, se mettent eux aussi en quête d'une confirmation.

Enfermés dans leurs habitudes, les gens le sont également dans leur bulle. Sans l'angoisse qui monte progressivement, il serait presque amusant de constater la facilité que tous ces passagers peuvent avoir à quémander des contacts humains, alors que quelques

minutes auparavant, ils n'aspiraient qu'à être tranquilles dans leur coin, verrouillant toute tentative de dialogue par des écouteurs ou une profonde concentration.

La femme sur la gauche a refermé son bouquin après avoir corné la page. Ses yeux sont mobiles, comme si elle essayait de continuer sa lecture dans le cerveau des autres, pour se rassurer.

L'inconnu fixe toujours Mona à travers la forêt de têtes qui se sont levées entre eux. Le duel persiste, malgré l'envie de plus en plus irrépressible qui les envahit conjointement.

— Y a pas un contrôleur, qui pourrait...

— Vous savez bien qu'il n'y en a plus, maintenant.

— Ah, oui, vous avez raison, ça ne sert plus à rien... Mais alors comment allons-nous avoir des informations sur ce bruit ?

— Il devient énervant. Je n'entends même plus ma musique !

— Monsieur, je crois que vous n'êtes pas le seul à être dérangé.

Tout le monde s'immobilise lorsque de légers craquements s'échappent des haut-parleurs. Un message en provenance d'un responsable, quelque part – peut-être à l'autre bout du pays – semble sur le point de leur parvenir. En effet, les trains sont tous pilotés et contrôlés à distance.

Malgré le grincement lancinant, les passagers doivent se rendre à l'évidence : aucun autre son ne parvient à leurs oreilles. Ils se regardent, doutant avoir pu laisser échapper quelque chose que les autres auraient capté.

Si jusque-là, il s'était contenté d'augmenter en intensité, le bruit se transforme subitement. En se rapprochant d'un craquement horrible, il provoque des grimaces sur certains visages.

La curiosité de Mona est piquée à vif. Cependant, après réflexion, elle se dit qu'elle n'apprendrait rien de plus en déclarant forfait maintenant dans son duel de regard. Elle devine les lumières de la ville par les fenêtres, et entend les conversations autour d'elle. Elle fait confiance à son mari pour lui communiquer toute information importante, même s'il est évident qu'elle la connaît déjà.

— Ma chérie, tu n'as pas l'impression qu'on ralentit ?

La tête de Pierre est collée à la vitre, tout comme une de ses mains pour parer la lumière réflé-  
tée. Il poursuit :

— Oui, on dirait bien qu'on ralentit ! Qu'est-ce...

Il est interrompu par le craquement, qui se transforme en un déchirement plaintif.

Au même moment, la voiture se cabre. Juste assez pour coller à leur dossier tous les passagers instal-

lés dans le sens de la marche, et pencher les autres en avant.

Comme dans une attraction à sensation, le mouvement s'inverse, pour plonger vers l'avant, avec quelques cris stridents. En l'absence de ceinture, personne ne peut rester en place. Surtout pas les sacs, valises, livres, et autre attirail que l'on ne peut s'empêcher de garder à ses côtés durant un long trajet.

Ceux qui avaient baissé leur tablette, que ce soit pour lire, pour poser un téléphone ou un ordinateur, voient leur souffle coupé.

Certains glissent sous ou sur le siège qui les précède, et dévalent la voiture, parfois jusqu'à la porte du sas, où le choc est violent.

L'éclairage clignote, indiquant des problèmes de connexion avec les autres voitures.

Mona voit disparaître son adversaire. Elle a tendu ses bras devant elle, ainsi que ses jambes, pour se protéger. Sa condition physique n'est pas exceptionnelle, mais elle tient bon, pour l'instant. À côté, son mari est plié en deux. Son visage devient rouge. Il émet un grognement. Il ne peut plus respirer. Contracté, il commence à basculer vers le haut. Enfin, tout est relatif : le haut normal. Quand la voiture pivote encore un peu plus, Pierre culbute et roule littéralement, rebondissant sur quelques appuie-têtes.

— Pieeeeeerre !

Le cri de sa femme se perd dans les hurlements de tôle, couvrant ceux des autres passagers.

Une valise, arrivant de l'arrière, suit le même chemin, et s'écrase sur le pauvre homme, qui ne bouge plus.

Alors qu'elle prend le temps de faire un rapide bilan de la situation, en équilibre précaire, Mona sent un poids la tirer par le pied. Il s'agit de son sac à main, dont la bandoulière s'est enroulée autour de sa cheville. Il n'est pas très lourd en soi, mais cela suffit à rompre un aplomb fragile.

## Chapitre 7

La femme brune, penchée en avant, sent la pluie tomber sur ses reins. La robe, en s'imbibant, devient froide, collante et transparente. Mais qu'importe : le spectacle vaut largement le coup de froid qu'elle n'est même pas sûre d'attraper.

Le long monorail coupe la ville. Il traverse obliquement le champ de vision des spectateurs. Pour l'instant, le bruit vient d'en bas, sur la droite. Ils ne voient encore rien, mais soupçonnent que rapidement ils auront quelque chose à se mettre dans l'œil pour le rincer.

Eux aussi ont senti une évolution dans la situation, au fur et à mesure que la sirène est devenue plus aiguë et grinçante. Mais c'est en apercevant enfin le

convoi, suivi d'une écharpe d'étincelles, qu'ils prennent conscience d'assister à un événement incroyable et tragique.

— Venez ! Venez voir ! Y a un accident de train, en bas !

Le temps que le message atteigne distinctement l'intérieur de l'appartement, et l'attroupement qui se forme ressemble à un véritable troupeau à l'heure de l'unique passage à la rivière de la journée. Certains ont pris la précaution de jeter une veste sur leur dos avant de sortir, et d'autres retournent la chercher en courant. Il n'y a pas de place pour tout le monde, aussi Jean sent-il rapidement d'autres jambes s'agiter derrière les siennes. Il constate que ses deux prétendantes sont en train de se presser contre lui. Prenant délicatement de sa main droite celle de la brune, il fait pareil du côté gauche avec la rousse, sans qu'elles s'en rendent mutuellement compte. Peut-être va-t-il terminer la soirée en trio ?

— Oh, mon Dieu ! C'est grave, vous croyez ?

— À supposer qu'il y ait des gens dans le train, qu'il s'écrase complètement, et qu'il y ait également des gens en dessous, alors le nombre de morts nous indiquera si c'est grave ou pas. C'est combien la limite entre « pas grave » et « grave », déjà ?

— Arrête tes sarcasmes, s'il te plaît, c'est lourd !

— Je répondais débilement à une question débile, c'est tout.

— Vos gueules !

— Quoi ? On te dérange ? Va te faire rembourser ta place, si tu n'es pas content !

Léo tourne la tête. Il observe l'amas d'esprits alcoolisés qui n'ont aucune pitié pour les malheureux sur le point de mourir, s'ils ne le sont déjà. La fête s'est maintenant officiellement interrompue. La musique a été arrêtée, et il semblerait que plus personne ne soit resté à l'intérieur. C'est l'heure du grand show. Le spectacle d'anniversaire a commencé !

La grande majorité a sorti son téléphone pour filmer l'événement. Beaucoup n'en tireront rien, car la distance est trop grande et l'image ne restituera pas grand-chose. Ils pourront toutefois alimenter qui son blog, qui sa page Falsebook, qui Ourtube et participer à la vie sociale virtuelle qui fait encore l'apanage d'un grand nombre.

Plusieurs voitures s'écrasent au sol. Celle qui est maintenant en tête est complètement détachée de son support. Elle pend, la tête en bas. La deuxième ne va pas tarder à l'imiter, mais pour l'instant, son angle d'inclinaison est encore faible.

*Cool, c'est Disneyland à domicile ! Ne vous pressez pas, c'est chacun son tour ! Et si vous vous penchez un peu trop, vous pourrez participer activement à la fiesta !*

Une fois ses yeux fermés, Léo tente de se vider la tête. C'est très difficile quand elle est occupée par



d'autres. Parfois, il a l'impression de parvenir à les calmer un peu.

— Vos gueules !

Quand il remonte ses paupières, il constate que personne n'a prêté attention à son ordre.

La deuxième voiture se détache à son tour dans un tintamarre métallique. Le train avance toujours, envoyant une traîne d'éclairs de tous les côtés. Le rail est globalement droit, mais donne l'impression de serpenter entre les quelques buildings qui le dépassent. Les pylônes de soutien sont assez espacés, surtout par manque de place.

— Y en a souvent, des accidents, avec le mono-rail ?

— Non, je n'ai jamais entendu parler. C'est le moyen de locomotion le plus sûr, normalement.

— Alors pourquoi ça arrive aujourd'hui ?

— Je n'en sais rien.

— Le tremblement de terre n'était vraiment pas fort, ce soir, pourtant.

— Ce n'est peut-être pas un accident ?

— Comment ça ? Tu veux dire un attentat ?

— C'est plausible, non ? Ça fait de gros dégâts, plein de morts... Exactement ce qu'ils cherchent !

Trois nouvelles voitures se détachent, presque en même temps, formant une demi-parabole dans le vide, se rapprochant de plus en plus du sol. La première se libère et s'écrase dans un vacarme que même le soixante-deuxième étage ressent.

## Chapitre 8

L'habitacle a pivoté de quatre-vingt-dix degrés depuis sa position normale.

Mona est accrochée à un accoudoir. Son instinct de survie la fait tenir de toutes ses forces. Sentant une faiblesse venir dans les avant-bras, elle regarde autour d'elle. Son cerveau analyse à une vitesse incroyable ce qui pourrait lui servir d'appui. Un dossier va bien faire l'affaire. Elle y pose un pied, puis l'autre. Bon, ses bras sont soulagés. Mais ça n'est toujours pas une position très stable.

Les bruits se sont arrêtés. À travers une fenêtre, elle voit des lumières immobiles.

Les cris aussi se sont tus. Le silence de mort qui règne accentue l'angoisse des survivants.

En dessous, Mona distingue dans les clignotements de l'éclairage des corps suspendus dans des positions totalement improbables. Au fond, des membres mélangés témoignent de la présence de plusieurs cadavres.

Au-dessus, le sas donnant sur la voiture suivante laisse entrevoir un patchwork, indiquant que la situation n'est guère meilleure.

— Pierre ? Tu es là ?

La voix qui lui répond n'est pas celle de son mari :

— J'ai peur qu'il ne puisse plus parler, Madame, s'il s'agit bien de l'homme qui vous accompagnait.

Une tête dépasse du fauteuil en dessous. S'apercevant qu'il a une vue imprenable sur l'intimité de la dame, il prend son temps pour tourner le regard.

— Excusez-moi. Vous voulez que je vous aide à descendre ?

— Ce n'est pas de refus.

Il attrape ses pieds pour les guider, puis empoigne fermement le bassin pour le stabiliser, et enfin accroche les épaules pour éviter une chute en arrière.

Mona reconnaît immédiatement son adversaire.